



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

***Lyautey : la fabrique du héros colonial* / Gilles Ferragu
éd. Belin, 2014
cote : 60.040**

Stendhal observait jadis qu'un temps viendrait où l'histoire de Napoléon devrait être réécrite tous les ans : il est permis de se demander s'il n'en est pas allé de même de Lyautey. Le personnage a suscité une très abondante littérature biographique : qu'il nous soit permis de citer, entre bien d'autres, les noms des généraux Catroux et de Boisboissel, de Georges Hardy, André Maurois, Raymond Postal, Guillaume de Tarde : certains de ces ouvrages confinent à l'hagiographie. Et puis il y avait eu l'étude majeure d'André Le Révérend et surtout la somme définitive de Daniel Rivet. Après cette collection d'ouvrages, il était permis de se demander ce qui pourrait bien enrichir encore la bibliothèque des études lyautéennes.

Gilles Ferragu, maître de conférences à Nanterre et à Sciences-Po. a relevé le défi. L'étude qu'il nous propose ne pouvait avoir de prétention à la nouveauté mais elle nous apporte sur l'homme et sur son milieu des éclairages et des pistes de réflexion que les historiens auront intérêt à prendre en compte.

On ne peut qu'apprécier les heureuses trouvailles de l'auteur quand, dans son introduction, il qualifie son héros de " catholique fluctuant " (mais le catholicisme fut-il jamais pour lui autre chose qu'une culture liée à l'héritage familial, même si l'on a parlé, comme pour tant d'autres, d'un retour in *articulo mortis* à la foi de ses pères ?) de " vieux garçon suspect " (mais en ce temps-là, quel célibataire ayant dépassé 35 ans n'était pas suspect aux habitués de certains salons et surtout aux mères de filles à marier ?) et enfin de " monarchiste impénitent " (Lyautey avait certes baigné dans un milieu orléaniste libéral mais il avait subi l'influence d'Albert de Mun et des cercles des " ralliés " et avait trop le sens du réel pour nourrir la moindre rêverie de restauration monarchique : un itinéraire qui n'est pas sans évoquer celui de Chateaubriand). L'islam a-t-il fasciné, voire tenté, ce grand admirateur du royaume chérifien ? La question n'est pas posée et restera probablement toujours de l'ordre du mystère.

Cette enfance catholique, aristocratique, monarchiste et provinciale, (mais Nancy et Dijon sont de grandes et belles capitales provinciales dont le rayonnement intellectuel est important) sur laquelle on a déjà beaucoup écrit, est bien retracée au chapitre premier tandis que le deuxième analyse avec pertinence les motifs de cette vocation militaire éclosée au lendemain de la défaite de 1871.



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

Les étapes de sa formation intellectuelle, de son apprentissage du métier de colonisateur, sont bien retracées aux chapitres III, IV et V. A trente-neuf ans, habitué du salon Voguë, las des routines de la vie de garnison et des concours hippiques (et aussi pour honorer ses dettes de jeu), il avait sollicité une affectation en Indochine (*Un temps pour obéir*). Ce fut le début de la révélation de l'outre-mer. Il y connut Lanessan, haute figure coloniale, et servit sous des chefs qui se nommaient Pennequin et Gallieni : ce dernier l'initia à la méthode de pénétration dite de la tache d'huile et lui confia des missions diplomatiques auprès des autorités frontalières chinoises. A Madagascar, (*Un temps pour commander*) où il retrouva Gallieni, il assuma le commandement des territoires du sud de la Grande île. Et en Algérie enfin, antichambre du Maroc, (*Un temps pour gouverner*) il ne gouverna pas à proprement parler, mais, sous le prétexte d'assurer la sécurité des confins, il poursuivit la politique de *grignotage* entreprise depuis des années par les Français. Ses premiers contacts avec le monde arabo-musulman s'étaient produits précisément en Algérie lors d'un bref séjour de loisir en 1878, puis au cours d'une plus longue affectation à la garnison d'Alger en 1881-1882. S'il avait été enthousiasmé par le pays et la population, il n'en avait pas moins perçu le sourd malaise de celle-ci, constaté les erreurs du système et l'abjection d'une presse coloniale algéroise qui prévoyait l'extermination, ou l'extinction, des autochtones.

Quand il fut nommé commissaire résident général au Maroc, ce fut le terme de l'ascension, mais aussi le début du grand œuvre. Il serait vain de retracer les étapes de la pacification, celles de son œuvre de législateur, d'organisateur, de proconsul, de rappeler son art consommé de la mise en scène. On sait que, plus que tous les combats qu'il eut à mener contre la *siba*, la dissidence, le proconsul eut à se défendre contre les empiétements de la bureaucratie à la française. Homme des Marches de l'Est, soucieux des franchises provinciales il avait trouvé son fief, même s'il aimait à rappeler, non sans affectation d'humilité : " Je ne suis que le premier serviteur de Sidna " .

On sait qu'il fut ministre de la Guerre en 1916-1917, et qu'il le demeura à peine cent jours. Aristide Briand avait eu grand peine à le convaincre d'accepter cette charge. Ce fut pour découvrir qu'il n'était guère apte à affronter la tribune, qu'il connaissait mal les arcanes de la vie parlementaire et les relations de clientèle qui la caractérisent, et qu'enfin les pouvoirs du ministère étaient, en temps de guerre, des plus réduits, limités à des questions de logistique, de transport notamment. Les décisions importantes relatives à la conduite des opérations se prenaient dans les états-majors et il ne pouvait qu'assister, quasi-impuissant, à des événements dont il n'avait pas les moyens d'infléchir le cours (il eut cependant la satisfaction de placer Foch, qu'il avait en grande estime, à la tête de l'armée de l'est). Son passage au ministère fut-il la roche tarpéienne de sa carrière ? L'auteur nous le dit au chapitre IX, mais il put contourner l'embuche en démissionnant le 14 mars 1917 et il sut rebondir dès qu'il eût regagné son fief du Maroc où Gouraud l'avait remplacé.

Le choix du titre du chapitre X " Un Cincinnatus qui s'ennuie " nous a semblé singulier : le solitaire de Thorey n'était pas retourné à sa charrue pour la simple raison qu'il n'a jamais eu de charrue et qu'il était tout sauf un bucolique gérant ses domaines. Cet homme urbain était un constructeur de villes. S'il assistait de loin, et sans doute avec peine, à l'imperceptible abandon de sa conception du protectorat et voyait le Maroc en voie de " tunisification ", il n'en gardait pas moins une intense activité épistolaire et travaillait à son



Académie des sciences d'outre-mer

image pour la postérité. L'exposition coloniale de 1931, la grande kermesse du bois de Vincennes, dont il fut commissaire général, eut pour lui des accents de triomphe personnel. Quant à la conclusion, intitulée : *Tombeaux pour Lyautey*, elle nous rappelle qu'avant d'être couché sous le dôme des Invalides, il avait voulu reposer dans ce pays qu'il avait tant aimé. Roger Martin du Gard a noté à son propos : " Partout ailleurs qu'au Maroc il a été un dépaycé "².

Les conceptions de Lyautey en matière de colonisation, inspirées de *l'indirect rule*, sa *politique des égards*, ont illustré le propos d'Enfantin qui écrivait en 1840 : " Alger englutira encore des milliers de Français et des millions de francs par ce que nous voulons coloniser comme on colonisait un pays peuplé d'anthropophages (...) en un mot lorsqu'on ignorait qu'il fallait s'associer avec eux ". Elles ont sans doute inspiré la brillante intervention du R.P. Délos aux semaines sociales de Marseille en 1931 intitulée *Du Droit de colonisation*. Délos subordonnait ce droit à un ensemble d'exigences morales et intellectuelles telles qu'il se serait sans doute trouvé fort peu de candidats remplissant ces conditions...

Les allusions à son orientation sexuelle (notamment p. 66) et à des mœurs qui l'apparenteraient à Wilde, à Gide et à Proust sont sans intérêt d'autant qu'il pourrait s'agir de rumeurs infondées, forgées dans des salons coloniaux où l'on n'appréciait guère sa politique des égards, et où médisance et calomnie allaient bon train.³

La forme peut appeler quelques remarques. L'emploi du terme de féodalisme à propos de la politique des grands caïds (p. 166) est inapproprié. Peut-on parler (p. 226), des " exactions " des capitaines Voulet et Chanoine ? Le terme de violences criminelles qualifierait certes mieux leurs agissements. Les Français n'apprécieraient sans doute guère qu'on leur parlât des " exactions " commises à Oradour-sur-Glane.

Ce beau maréchal de l'islam fut-il un militaire ? Telle est la question paradoxale qui vient à l'esprit du lecteur. Lyautey fut diplomate, administrateur, homme de Lettres et académicien mais il laissait à ses compagnons quelques généraux mais surtout les colonels, (d'Amade, Mangin, Berriau, Henrys) la conduite des opérations. Il évoque un peu Clarke, duc de Feltre, surnommé le Maréchal d'Encre parce qu'il avait fait sa carrière dans les bureaux ou encore ces généraux de division honoraires (généraux à pantalon noir) anciens ministres ou grands caïds, que l'on voyait à la cour beylicale de Tunis. On aimerait apprendre plus sur l'influence de la " chapelle ", cette équipe de jeunes cadres militaires et civils dont il s'était entouré (abusivement comparée par certains auteurs au bataillon des savants de Bonaparte en Egypte) mais ce sujet demanderait probablement une étude à lui seul, et voir traitée la question de l'influence des romanciers russes, très lus à partir de 1892, et dont Vogüé a traduit quelques œuvres.

² Roger Martin du Gard. *Le lieutenant-colonel de Maumort* NRF p.707.

³ A l'appui de cette thèse, qu'il nous soit permis de mentionner que nous avons connu jadis une personne âgée qui avait été mariée dans les années 20 à un officier de la garnison de Rabat. Cette personne a souvent dit à nos parents qu'Inès Lyautey, qui fut qualifiée, comme Mme de Chateaubriand, de *veuve d'un vivant*, montrait quelque méfiance à l'égard des jeunes femmes admises dans son salon, *les mignonnes de concours hippique*, ce qui prouve qu'elle savait sur quel front veiller...



Académie des sciences d'outre-mer

Les faiblesses du système, le paternalisme autoritaire, ne sont pas assez soulignés : comme l'a remarqué Abdallah Laroui, il ne maîtrisait pas bien l'arabe et n'a pas étudié en profondeur la logique interne de la société marocaine traditionnelle et en particulier le rôle des confréries soufies. Il reste qu'il avait su mettre au point une méthode de colonisation basée sur le respect et l'association, (partiellement abandonnée par ses successeurs) qui, appliquée en d'autres lieux et notamment dans le pays le plus proche, eût créé des rapports tout différents et conjuré bien des désastres.

Jean Martin